

Les Gommès : une certaine tendance sociologique du roman

Dans son ouvrage *Le Roman français après la guerre*, publié en 1963, Maurice Nadeau décrit ainsi le Nouveau Roman : « “Nouveau roman” est une appellation commode, mise en circulation par les journalistes, pour désigner un certain nombre de tentatives qui, dans l’anarchie des recherches individuelles, ont convergé dans le refus de certaines formes romanesques : le roman psychologique ou d’analyse, le roman de passion ou d’action, au profit d’un discours qui se préoccuperait moins des conventions du genre que d’une réalité particulière à exprimer. Quelle réalité ? À partir de là, les opinions divergent »¹. *Les Gommès*, lors de sa parution en 1953, est l’un des premiers ouvrages à avoir mis en texte les modalités pratiques de ce refus, pour proposer une version de cette « réalité particulière ». Loin de congédier la représentation d’un monde socio-économique alors en pleine mutation, le roman d’Alain Robbe-Grillet choisit de s’en servir comme d’un décor où laisser se mouvoir des consciences angoissées, malheureuses ou maladroit.

Mais tout en feignant de promener un regard « objectif » sur les différents éléments de ce décor, son narrateur va s’employer à commenter cette disposition, choisissant d’inclure cette sociologie romanesque dans une réflexion plus large sur la condition humaine, prise dans des déterminismes immémoriaux. L’ordre social que décrit et commente *Les Gommès*, où l’aliénation domine, trouve sa justification dans un ordre général considéré comme inaltérable, contre lequel l’action humaine ne peut rien. À l’inverse des romans de l’après-guerre qui interrogeaient

1. — Maurice Nadeau, *Le Roman français après la guerre* (1963), Gallimard, « Idées », 1963, p. 160.

les pouvoirs de la liberté humaine face aux grands ordonnancements, *Les Gommès* semble plaider pour un tout autre constat philosophique où l'homme n'est libre que de tourner en rond sans pouvoir s'extraire de cette circumnavigation tragique. Par la représentation d'un monde où la politique ne signifie rien, où l'Histoire, réécriture constante de la structure tragique, n'est jamais le fruit de l'action des hommes, *Les Gommès* s'avère une entreprise de dislocation du roman progressiste, usant de ce « réalisme particulier » pour contredire la possibilité de l'engagement et prendre acte d'un monde où le possible se range irrémédiablement au garde-à-vous d'un ordre tenu pour acquis.

Les Gommès, roman de la réification

Lucien Goldmann, dans son ouvrage *Pour une sociologie du roman*, réfléchit au sens des *Gommès* et en tire une thèse précise : le roman témoignerait de la réification à l'œuvre dans la société contemporaine, où l'homme se voit progressivement ôter son libre arbitre, parce qu'il est régulièrement déchu de son statut de sujet dans des transactions (réelles ou symboliques) où il devient objet et chose pour autrui. Rappelant que le concept de « réification », promulgué par Georg Lukács, est un prolongement du fameux « fétichisme de la marchandise » développé par Karl Marx dans les premières pages du *Capital*, Goldmann s'enthousiasme pour une œuvre romanesque débutante dans laquelle il perçoit une traduction romanesque pertinente des avatars du « capitalisme d'organisation contemporain ».

Dans son chapitre « Nouveau roman et réalité » – texte issu d'une intervention dans un colloque auxquels participaient justement Alain Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute, avec qui il dialogue donc – Goldmann montre que ce « capitalisme d'organisation contemporain » se caractérise par « la constitution de ce monde des objets – dans lequel l'humain a perdu toute réalité essentielle aussi bien en tant qu'individu qu'en tant que communauté –, en univers autonome ayant sa propre structuration qui seule permet encore quelquefois, et difficilement, à l'humain de s'exprimer »². L'œuvre commençante de Robbe-Grillet semble alors une parfaite illustration de cette société contemporaine du début des années 50, où les objets deviennent prépondérants et où le consumérisme déploie des ailes de géant, qui ne l'empêcheront pas de courir. De cet état des choses, si l'on peut dire, découle une certaine forme d'inanité dans les consciences politiques :

2. — Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman* (1964), Gallimard, « Idées », 1970, p. 297.

Ce que constate Robbe-Grillet, ce qui fait le sujet de ses deux premiers romans, est la grande transformation sociale et humaine, née de l'apparition de deux phénomènes nouveaux et d'une importance capitale, d'une part les *auto-régulations* de la société et, d'autre part, la *passivité croissante*, le caractère de « voyeurs » que prennent progressivement dans la société moderne les individus, l'absence de participation *active* à la vie sociale, ce que, dans sa manifestation la plus visible, les sociologues modernes appellent la dépolitisation mais qui est au fond un phénomène beaucoup plus fondamental qu'on pourrait désigner, dans une gradation progressive, par des termes comme : dépolitisation, désacralisation, déshumanisation, réification³.

La thèse est généreuse pour le roman mais se dispense d'aller décrypter plus précisément les représentations sociales et politiques présentes dans *Les Gommès*. Car si Robbe-Grillet invoquera plus tard le droit à la dépolitisation de l'œuvre, celle-ci n'en transcrit pas moins une réalité sociale – réification ou passivité – à laquelle elle trouve une justification historico-métaphysique, construite par la complémentarité des points de vue, orchestrée par un narrateur qui laisse affleurer les affects des différents protagonistes, retranscrit leurs émois et leurs pensées mais reprend systématiquement le contrôle du récit, l'émaillant de ses considérations sur le cours du monde. Dès la première page des *Gommès*, ce narrateur va effectivement nous entretenir à sa façon de l'aliénation humaine dont est victime l'individu, la plaçant dans un contexte qui est celui de la quotidienneté ressassante mais sans pour autant en interroger les causes socio-économiques, comme pour la faire procéder d'une ontologie de la condition humaine :

Dans la pénombre de la salle de café le patron dispose les tables et les chaises, les cendriers, les siphons d'eau gazeuse ; il est six heures du matin.

Il n'a pas besoin de voir clair, il ne sait même pas ce qu'il fait. Il dort encore. De très anciennes lois règlent le détail de ses gestes, sauvés pour une fois du flottement des intentions humaines ; chaque seconde marque un pur mouvement : un pas de côté, la chaise à trente centimètres, trois coups de torchon, demi-tour à droite, deux pas en avant, chaque seconde marque, parfaite, égale, sans bavure. Trente et un. Trente-deux. Trente-trois. Trente-quatre. Trente-cinq. Trente-six. Trente-sept. Chaque seconde à sa place exacte (p. 11).

Une phrase attire l'attention, qui en dit long sur la *Weltanschauung* du narrateur : « De très anciennes lois règlent le détail de ses gestes ». Cet ordre est intangible, selon ses dires, et le récit aura à cœur de n'en jamais bouleverser l'agencement, dont il ne donnera jamais l'étiologie.

3. — *Ibid.*, p. 315-316.

Rien des faits et gestes d'aucun personnage ne saurait remettre en cause ou approcher même les raisons de cet ordre, venant au contraire le justifier malicieusement⁴. Le lexique de la mise en scène, qui parsème le roman, nous l'explique clairement : cette vie-là est enchaînée, préétablie. Mais surtout : des forces supérieures sont à l'œuvre, dont on ne saurait contrarier les plans.

L'économique et le social

Vouloir congédier l'engagement ne signifie pas pour autant congédier la représentation du monde social dans l'œuvre. Si Robbe-Grillet ne souhaite pas tomber dans une littérature sociale bataillant pour les droits des plus humbles et façonnant un réalisme avantageux pour eux, il n'en dresse pas moins un constat sociologique en choisissant le décor où vont se mouvoir, non pas des abstractions, mais des individus socialement situés et socialement en action. Dans cette ville de province que traverse Wallas, dans laquelle travaillent Dupont, le commissaire Laurent, le docteur Juard et le négociant Marchat, se jouent des rapports de classe, une économie, une disposition sociale. En outre, les distinctions entre groupes sociaux sont claires : nous rencontrerons des ouvriers, des employés, des petits commerçants, des petits et grands bourgeois, des intellectuels, des fonctionnaires, qui seront à chaque occurrence déterminés par leur appartenance à tel ou tel groupe social. Nous sommes dans une « morne ville de province, endormie sous les brumes de la mer du Nord » (p. 206), où l'activité industrielle domine et occupe presque tout le monde, imposant un rythme que rien ne saurait durablement troubler :

Les employés sont maintenant tous au travail devant leurs livres de comptes et leurs machines à calculer : les chiffres s'alignent en colonnes, les troncs de sapins s'empilent sur les quais ; des bras mécaniques manœuvrent les commandes des grues, les palans, les touches des additionneuses, sans perdre une seconde, sans un à-coup, sans une erreur ; le commerce du bois bat son plein (p. 127).

4. — Même lorsqu'il est question de montrer des personnages qui semblent se défaire de l'aliénation, une ironie persiste, tenace, comme lorsque le maladroit et angoissé Wallas se sent totalement propriétaire de sa démarche : « Car c'est bien lui qui s'avance ; c'est à son propre corps qu'appartient ce mouvement, non à la toile de fond que déplacerait un machiniste ; il peut suivre dans ses membres le jeu des articulations, la contraction successive des muscles, et c'est lui-même qui règle la cadence et la longueur des enjambées : une demi-seconde pour un pas, un pas et demi par mètre, quatre-vingts mètres à la minute. C'est volontairement qu'il marche vers un avenir inévitable et parfait. Autrefois il lui est arrivé trop souvent de se laisser prendre aux cercles du doute et de l'impuissance, maintenant il marche ; il a retrouvé là sa durée » (p. 52). Montrant des personnages aux prises avec les affres de la réification, tenus par l'angoisse et le ressentiment, le narrateur montre combien ils s'y enlisent désespérément.

Donnons raison à Lucien Goldmann : une mécanisation de la vie humaine est ici décrite, qui laisse entendre qu'il y a effectivement réification. Mais, encore une fois, rien n'est dit du pourquoi de cette chosification. La ville dans laquelle se déroule l'action est tout entière définie et construite par cette activité industrielle qui structure non seulement toute une économie, mais aussi un paysage. Il en résulte une standardisation et une uniformisation – en particulier lorsqu'il est question des « immeubles commerciaux » (p. 47) dont la ressemblance architecturale brouille les repères des employés qui s'y rendent – mais qui semblent n'obéir qu'à un état de fait et non à la transformation de l'espace quotidien voulue par une activité industrielle ici volontairement désincarnée⁵.

L'errance de l'enquêteur dans la ville permet de tracer non seulement une cartographie de la ville mais aussi une cartographie sociale, où s'insinuent un certain nombre de jugements de valeur sociaux, comme l'indique ce passage :

La rue des Arpenteurs est une longue rue droite, bordée de maisons déjà anciennes, de deux ou trois étages, dont les façades insuffisamment entretenues laissent deviner la modeste condition des locataires qu'elles abritent : ouvriers, petits employés, ou simples marins pêcheurs. Les boutiques n'y sont pas très reluisantes et les cafés eux-mêmes sont peu nombreux, non que ces gens-là soient particulièrement sobres mais plutôt parce qu'ils préfèrent aller boire ailleurs. (p. 18)

Wallas observe les marins, les ouvriers, les employés et les bourgeois dans leurs va-et-vient quotidiens et il en tire certaines conclusions sur la comédie du social, qu'aucun événement, qu'aucune action historique ne saurait enrayer. Comme il est dit au début du roman, « un bras machinal remet en place le décor » (p. 11), comme le bras d'un tourne-disque qui, chaque jour, viendrait rejouer la même chanson. Les objets et leur usage témoignent de cette quotidienneté aliénée mais se retrouvent vidés du statut de marchandises qui pourrait en faire les témoins de structures de production impliquant l'exploitation délibérée d'une force de travail par les propriétaires desdites structures⁶. Le narrateur des *Gommes* n'a aucune

5. — On voit souvent revenir un « Patron » dans le roman, petit commerçant avec qui commence le récit. Comme un clin d'œil au garçon de café qui illustre la « mauvaise foi » sartrienne, il est emblématique du climat de réification qui pèse sur le monde social décrit dans le livre : « Un gros homme est là, debout, le patron, cherchant à se reconnaître au milieu des tables et des chaises » (p. 11). Albert Dupont, millionnaire abattu par « L'Organisation », sera le seul représentant de l'industrie du bois à être spécifiquement mentionné.

6. — Roland Barthes appuie d'ailleurs cette idée : « La condition de l'homme, c'est d'être là. » Robbe-Grillet rappelait ce mot de Heidegger à propos de *En attendant Godot*. Eh bien, les objets de Robbe-Grillet, eux aussi, sont faits pour être là. Tout l'art de l'auteur, c'est de donner à l'objet un « être là » et de lui ôter un « être quelque chose » (« Littérature objective », in *Essais critiques* [1964], Seuil, « Points Essais », 1990, p. 31). L'objet n'est surtout pas là pour rappeler qu'il est le fruit d'un travail et de l'aliénation de ce travail, et que

empathie pour le peuple, et son humour perlé de clichés le prouve, mais il n'a pas non plus de sympathie pour les intellectuels bourgeois, comme le démontre l'appréciation qui suit l'énumération des livres constituant la bibliographie de Dupont : « Les titres des livres : "Travail et Organisation", "Phénoménologie de la Crise (1929)", "Contribution à l'Étude des Cycles Économiques", et le reste à l'avenant. Pas drôle » (p. 26)⁷.

En revanche, le monde du petit commerce semble attirer toute la bienveillance de Wallas, heureux de s'échapper de certains quartiers industriels, peu amicaux, où règnent la standardisation et le travail aliéné :

Après un carrefour le paysage change légèrement : la sonnette de nuit d'un médecin, quelques boutiques, l'architecture un peu moins uniforme, confèrent à ces parages un air plus habitable. [...] Un goût de fumée traîne au ras du sol. L'enseigne d'un cordonnier ; le mot « Comestibles » en caractères jaunes sur fond brun. Bien que la scène reste déserte, l'impression d'humanité s'accroît, progressivement. À la fenêtre d'un rez-de-chaussée, les rideaux s'ornent d'un sujet allégorique de grande série : bergers recueillant un enfant abandonné, ou quelque chose dans ce genre-là. Une crèmerie, une épicerie, une charcuterie, une autre épicerie ; on ne voit pour le moment que leur volet de fer baissé, avec au milieu, découpée dans la tôle grise, une jolie dentelle étoilée de la largeur d'une assiette, comme en font les enfants dans des papiers pliés. Ces boutiques sont petites, mais nettes, bien lavées, souvent repeintes ; presque toutes sont des magasins d'alimentation : une boulangerie ocre, une crèmerie bleue, une poissonnerie blanche. Leur couleur seulement et le titre qu'elles portent au fronton les distinguent les unes des autres. (p. 49-50).

Outre le clin d'œil à l'histoire œdipienne, il faut voir dans le soulagement de Wallas un vrai tropisme social : l'univers des boutiquiers, après celui de la grande industrie (monotone, hiératique et anonyme) et celui de la misère des bidonvilles (déshumanisé), est une sorte d'oasis dans le désert, parce que les relations entre êtres humains y sont encore possibles mais aussi parce qu'il est le garant d'une identité fixe, image de carte postale rassurante pour un personnage plutôt angoissé⁸. Les petits commerces sont des repères pour Wallas, et c'est encore là que peuvent se jouer des rapports humains en apparence authentiques, inscrits dans

les cycles économiques lui accordent une valeur d'usage et une valeur d'échange.

7. — L'ex-femme de Dupont signalera par ailleurs qu'il « n'a jamais été vivant » (*Les Gommés*, p. 184), insistant sur sa profonde solitude et son isolement.

8. — On peut noter que l'UDCA de Pierre Poujade ne sera réellement mise sur pied qu'en juillet 1953. Pierre Poujade était un papetier de Saint-Céré (Lot) qui prit la tête d'un comité de résistance aux contrôleurs du fisc et démarra un mouvement politique de défense des petits commerçants et artisans de la France profonde face à la modernisation économique, l'apparition des magasins à succursales multiples et le poids de l'État.

une quotidienneté elle aussi aliénée mais acceptée comme une sorte de cours naturel des choses. Le personnage de M^{me} Jean, « simple domestique chez un commerçant du Boulevard Circulaire » (p. 192) et heureuse de l'être, racontera avoir vécu une expérience traumatisante lors de son passage dans l'Administration grâce à l'obtention de son certificat d'études, effrayée là-bas par les « règles secrètes » et les « multiples rites, le plus souvent incompréhensibles » (p. 192) auxquels elle avait assisté. Et si Wallas s'obstine à chercher cette gomme à marque effacée dont la *qualité* l'obsède, c'est peut-être parce qu'il est à la recherche de cette harmonie qui tente de résister à la contamination des autres quartiers.

Liquidation du politique

Les Gommés décrit ainsi un monde social où les tensions entre classe ouvrière et classe possédante se sont totalement résorbées, et où l'« action » du récit prend sa source dans les oppositions entre intérêts privés et intérêt d'Etat, entre un terrorisme dont l'idéologie reste indéchiffrable mais les résultats probants et des services spéciaux maladroits et imprécis. De quoi montrer, en fin de compte, l'éternel retard d'un pouvoir représentatif.

Rappelons que nous sommes au début des années 50 quand Robbe-Grillet rédige *Les Gommés*. Le Conseil National de la Résistance a fait connaître à la France un bond gigantesque au plan du progrès social mais les dissensions ont eu raison du gouvernement d'union nationale alliant gaullistes, communistes et socialistes. De Gaulle se retire en juin 1946 et la Constitution de la Quatrième République, votée par référendum quelques mois plus tard, va instaurer un régime parlementaire dont la structure politique friable n'offrira pas de stabilité au pays. Comme l'indique Maurice Nadeau, les espoirs s'amenuisent après avoir été suscités : « Le rêve de rénovation nourri dans la Résistance, et qui paraissait prendre corps à la Libération, s'évanouissait cinq ou six ans plus tard. Avec le consentement des nouvelles équipes dirigeantes les hommes d'autrefois reprenaient leur place, tandis qu'était replâtré l'ordre ancien. Le temps jouait en faveur de la "conservation" »⁹. Conservation qui va s'allier à une formidable expansion économique, marquant le début des fameuses « Trente Glorieuses » et d'une transformation sans précédent, due à l'intensification de la « société de consommation » et des standardisations qui en découlent, non plus seulement en amont dans la production, mais en aval dans la vie quotidienne. Ce monde est à décrire : il le sera de manière amère et inquiète, dans le roman social comme dans le roman « dégagé ». Un péril se joue, qui est l'aliénation, mais Robbe-Grillet ne semble pas croire que c'est la pratique politique qui pourrait en limiter les

9. — *Le Roman français après la guerre, op. cit.*, p. 9.

dégâts, et met en scène dans son roman des consciences où le politique est systématiquement discrédité par elles.

L'exemple le plus frappant est la description d'un de ces objets dont Roland Barthes voudrait qu'ils fussent simplement posés, dans *Les Gommages*, à la vue du lecteur par le récit : une affiche politique. La « littérature objective » qu'évoque Barthes dans une syllepse maligne, est au contraire particulièrement subjective lorsqu'il s'agit de montrer l'inanité du politique, son incapacité à intervenir sur le réel, par surcroît d'élan et, sûrement, de charge rhétorique :

Sur le mur d'une cour d'école il y a trois affiches jaunes, trois exemplaires collés côte à côte d'un discours politique imprimé en caractères minuscules, avec un titre énorme en haut : Attention Citoyens ! Attention Citoyens ! Attention Citoyens ! Wallas connaît cette affiche, répandue dans tout le pays et déjà ancienne, une quelconque mise en garde d'un syndicaliste contre les trusts, ou des libéralistes contre la protection douanière, le genre de littérature que personne ne lit jamais, sauf, de temps à autre, un vieux monsieur qui s'arrête, met ses lunettes et déchiffre avec application le texte entier en déplaçant les yeux le long des lignes du début jusqu'à la fin, se recule un peu pour considérer l'ensemble en hochant la tête, remet ses lunettes dans leur étui et l'étui dans sa poche, puis reprend sa route avec perplexité, se demandant s'il n'a pas laissé échapper l'essentiel (p. 52-53).

Si la description n'était pas aussi « objectivement » empreinte de subjectivité, on pourrait croire au simple script d'une scène de film à la Jacques Tati. Mais il est question de politique et le narrateur use de termes visant à en montrer le caractère manipulateur (le « fond » du texte est illisible mais son titre racole), foncièrement indifférencié (quelle différence, après tout, entre un discours syndical et un discours libéral ?) et sûrement pas indispensable (le vieil homme, malgré ses efforts, reste circonspect sur ce qu'il a lu).

Quant à la politique en actes, elle est soit occulte, avec un groupe terroriste – l'« Organisation » – dont on ne sait presque rien sinon qu'il souhaite « faire éclater la panique » (p. 102), soit inaudible, avec un ministre dont personne ne prend au sérieux les analyses, de Laurent à Fabius, directeur du Bureau des Enquêtes. Ce ministre, dont le patronyme, Roy-Dauzet, laisse planer bien des ambiguïtés, est décrit, non pas comme un représentant du peuple responsable, mais comme un égotiste aux tocades inutiles et chronophages pour ses agents :

Laurent conserve un mauvais souvenir de la dernière lubie du ministre : des quantités importantes d'armes et de munitions étaient – prétendait-il – débarquées quotidiennement dans le port, pour le compte d'une organisation révolutionnaire ; il fallait mettre fin sans tarder à ce trafic et arrêter les coupables ! Pendant près de trois semaines la police

a été sur les dents : les entrepôts minutieusement inspectés, les cales des navires fouillées de haut en bas, les caisses ouvertes une à une, les balles de coton défaites (puis refaites) parce que leur poids dépassait la normale. Ils avaient récolté, pour tout butin, deux revolvers non déclarés et le fusil de chasse qu'un malheureux passager dissimulait dans une malle pour ne pas payer la douane. Personne ne prenait l'affaire au sérieux et la police, au bout de quelques jours, était la risée de la ville (p. 84).

Pourtant, les assassinats politiques dont ne cessent de douter les représentants de la loi comme Laurent – décrit fort positivement en homme de terrain et homme de bon sens – sont bien réels et touchent des personnalités qui gouvernent le pays de manière occulte. L'État, dirigé en sous-main par des individus sans mandat électif, n'est-il pas une structure hypocrite, en plus d'être incompétente ? À travers Wallas percent des incertitudes et des angoisses qui participent à la décrédibilisation de l'action politique institutionnelle, où les anciennes gloires comme Fabius font soudain défaut, et semblent pencher en faveur des terroristes¹⁰. Ne sont-ils pas pris de malaise devant la lutte qui oppose des « sociétés secrètes » (gouvernement bis, inconnu du grand public, contre terroristes) dont les buts semblent être les mêmes ? Fabius est un héros de guerre et se voit attaché à une époque révolue, celle des convictions et du courage. Tout comme Daniel Dupont, liquidé avec ses recherches ennuyeuses, malgré « le courage qu'il a montré en mainte circonstance, sa conduite au front pendant la guerre, son intransigeance dans la vie civile, sa force de caractère jamais démentie » (p. 146). Comprenant que sa vie est en danger, Dupont orchestre une mise en scène qui ne l'empêchera pas de disparaître, refusant de faire confiance aux autorités politiques, encore plus vouées aux gémonies.

Irrémédiablement, Fabius et Dupont deviennent progressivement les représentants d'un engagement social, politique et intellectuel battu en brèche par *Les Gommés*, parce qu'un soupçon entache la conviction elle-même et l'aménagement de l'ordre existant qu'elle promet. Et à travers la représentation du politique, c'est une véritable théorie de l'Histoire qui est débattue dans le roman, sous-tendue par l'idée qu'aucune « différence » n'existe entre « le nouvel état de choses et ce qui existait auparavant », comme le suggère Wallas en lisant un « Avis » placardé au bureau de poste de la rue Jonas, « suite d'articles annonçant certaines modifications de détail apportées par le ministre dans l'organisation des

10. — « Dans l'affaire actuelle, par exemple, où l'objectif est cependant clair (démasquer les dirigeants d'une organisation anarchiste), il a montré depuis le début beaucoup trop d'indécision, paraissant ne s'en occuper qu'à contre-cœur. Il ne s'est pas gêné même pour lâcher devant des subalternes des remarques tout à fait saugrenues, affectant tour à tour de considérer le complot comme une série de coïncidences ou comme une invention machiavélique du gouvernement. Un jour il a déclaré froidement que ces gens-là étaient des philanthropes et qu'ils ne recherchaient que le bien public ! » (p. 61).

postes, télégraphes et téléphones – rien en somme dont puisse tirer parti le public, mis à part quelques problématiques spécialistes » (p. 159).

L'Histoire enchaînée

Quelle vision de l'Histoire est alors développée par ce roman qui, plutôt que de jouer au simple jeu de la réécriture œdipienne, s'applique à une description aussi précise des rapports sociaux, à une représentation si tranchée du politique ? L'Histoire n'est nullement absente des *Gommes*, et c'est même son mouvement qui entraîne le retour de la tragédie, comme si l'inexorabilité du destin, indissociable de la condition humaine, était la réponse à n'importe quelle action des hommes sur leur devenir.

S'y ajoute une certaine forme de relativisme moral, porté par la voix d'un narrateur désabusé. Pour celui-ci, l'inexorabilité prend sa source encore une fois dans le caractère immuable de l'Histoire où les assassins et leurs proies sont pris dans une même ronde, atablés pour trinquer : « Il promène un regard fatigué sur la salle qui paisiblement attend ceux qui vont venir, les chaises où s'assoieront les meurtriers et leurs victimes, les tables où la communion leur sera servie » (p. 16). De cette étrange considération – ou bien est-ce une forme de désespoir ? – naît une impitoyable mécanique narrative, raffermie par le recours à la structure tragique : les personnages n'ont pas leur chance, ils ne sont que des instruments, comme si un Destin n'acceptait jamais aucune distorsion des événements qu'il met en place. Ainsi, la victime Daniel Dupont n'échappe à son sort que vingt-quatre heures, malgré ses efforts : ce type de personnage doit mourir pour corroborer l'intuition du narrateur. Dupont, intellectuel engagé qui met en doute le pouvoir des cartels¹¹, est justement le représentant d'une Histoire que les hommes pourraient changer, en usant de leur libre-arbitre, en sortant des aliénations. Reste le complot politico-terroriste évoqué dans le roman, dont la légitimité possible n'est jamais évoquée et qui n'obéit à aucun idéal, semblant agir simplement comme une force désireuse de déstabiliser le pouvoir sans plaider une cause plus juste. La « négativité » qu'elle incarne est là pour rappeler qu'aucun ordre politique – aussi double soit-il – ne saurait se substituer à l'ordre tragique de l'Histoire :

Il s'agit cette fois-ci de tout autre chose : en neuf jours, neuf morts violentes viennent de se succéder, dont six au moins sont des assassinats caractérisés. Certaines ressemblances entre ces différents crimes, la personnalité des victimes, ainsi que les lettres de menaces reçues par

11. — « Armateurs, fabricants de papier, marchands de bois, filateurs, tous marchent la main dans la main pour la sauvegarde d'intérêts identiques. Dupont – il est vrai – dénonçait, dans ses livres, les faiblesses de leur système, mais il s'agissait de conseils plus que d'attaques et même ceux qui ne les écoutaient pas respectaient le professeur » (p. 84).

d'autres membres de cette organisation dont les neuf morts auraient fait partie, montrent bien qu'il n'y a là qu'une seule affaire : une monstrueuse campagne d'intimidation – ou même de destruction totale – menée (par qui ?) contre ces hommes dont le rôle politique, quoique non officiel, est sans doute très important et qui, pour cette raison, bénéficient... d'une... (p. 62)

L'évocation de cette force fait bredouiller l'imagination de Wallas qui n'ose comprendre les tenants et les aboutissants de cette lutte armée contre l'État. D'autant que, par un effet d'inversion, « L'Organisation » est non seulement d'une efficacité redoutable – lorsqu'elle veut tuer, elle tue – mais elle est louée par certains des représentants les plus crédibles de l'ordre ambiant, comme Fabius¹² ou le commissaire Laurent : « S'il s'agit, comme vous l'assurez, d'une organisation de terroristes, il faut croire qu'ils se sont préservés des contaminations ; dans ce sens ils ont les mains pures, plus pures que celles d'une police qui entretient des rapports si intimes avec ceux qu'elle surveille » (p. 72).

« L'Organisation » atteint son but : Daniel Dupont est mort et elle semble avoir tué l'exportateur de bois millionnaire Albert Dupont, continuant son action, aussi inexorablement que l'Histoire invite à la même table les assassins et les assassinés. Les structures politiques qui pourraient remettre en cause ce cours sont insuffisantes et elles sont représentées soit par de mauvais professionnels, soit par des individus qui doutent de leur prise sur les événements. La fin du livre le suggère : les hommes, les couteaux, le pain rassis et les poissons morts sont entraînés dans la même valse, ballottés par des événements où les objets et les êtres humains les plus ordinaires ne sont qu'une part du décorum.

Conclusion

En s'appliquant à mettre à mort le roman engagé, *Les Gommès* n'a pas seulement voulu congédier les tics et les clichés d'une littérature parfois trop peu soucieuse des nouvelles ambiguïtés à l'œuvre dans le monde social, où l'homme de l'après-guerre doit transiger avec le souvenir de l'horreur et l'actualité de son aliénation. Le roman de Robbe-Grillet a aussi choisi de montrer le caractère intrinsèque et immuable de cette « passivité », facilement conciliable avec le recours au tragique, où aucune liberté ne saurait bouleverser les plans de l'esthète.

Cette forme de conservatisme esthétique et politique n'a pourtant pas échappé aux intellectuels des années 60, y compris lorsqu'ils sont férus, comme Robbe-Grillet et Sarraute, de Joyce et de Kafka. Ainsi, dans un article intitulé « Le Nouveau Roman ou le refus du réel », Georges

12. — Voir note 10.

Perec et Claude Burgelin font le reproche à Robbe-Grillet et au Nouveau Roman de n'être pas « dialectique » : « Derrière ces démarches et ces recherches apparaît, comme une évidence première, une vision angoissée du monde. Très concrètement, le "Nouveau Roman" éprouve, à la suite de Kafka et de Joyce, les contradictions inhérentes à la société capitaliste occidentale. Mais éprouver ces contradictions est une chose, les justifier en est une autre, que justement nous ne pouvons admettre »¹³. Derrière l'indignation morale se cache une perplexité esthétique : ce figement du monde social que peint *Les Gommages* ne laisse pas entrevoir seulement une angoisse vis-à-vis des nouvelles structures qui l'animent : il exprime le rejet de possibles dont l'esthétique pourrait s'enrichir.

Ainsi, les romans perecquiens ou le « néo-polar » de Jean-Patrick Manchette seront, avec l'essoufflement du Nouveau Roman, cette nouvelle proposition esthétique et auront à cœur, avec humour mais sans liquider toute préoccupation métaphysique, de remettre une certaine forme de dialectique au cœur de l'œuvre, tout en poursuivant l'analyse des modalités de la réification.

Matthieu REMY

CELJM

Université Nancy 2

Matthieu.Remy@univ-nancy2.fr

13. — Georges Perec, Claude Burgelin, « Le Nouveau Roman ou le refus du réel » (1962), in *L.G. : une aventure des années 60*, Seuil, « La Librairie du xx^e siècle », 1992, p. 40.